

Du Bloc populaire à Pierre Vallières 40 ans d'histoire et une société à changer

Jacques Guay

Number 8, Winter 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1661ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, J. (1983). Du Bloc populaire à Pierre Vallières : 40 ans d'histoire et une société à changer. *Nuit blanche*, (8), 4–5.



Du Bloc populaire à Pierre Vallières: 40 ANS D'HISTOIRE ET UNE SOCIÉTÉ À CHANGER

S'il est vrai que l'Histoire ne se répète pas, le moins qu'on puisse écrire, c'est qu'au Québec elle a une fâcheuse tendance à bégayer. C'est la démonstration que j'entends faire ici.

Septembre 1942. Déclarant la guerre aux «vieux partis» — l'expression lui survivra — une nouvelle formation politique, le Bloc populaire, entend faire l'unité des Canadiens français en prenant le pouvoir à Québec et en constituant leur véritable représentation à Ottawa.

Un rêve actuel

Quarante ans ont passé: ce rêve est toujours d'actualité. Ayant franchi la première étape — sans pour autant avoir réalisé ses objectifs souverainistes — le Parti Québécois est toujours hanté par l'aventure outaouaise.

Le Crédit social, version Réal Caouette, quant à lui, aura vécu la seconde partie du rêve, l'opposition à Ottawa, et raté la première, la prise du pouvoir à Québec.

Les héritiers

Si, grâce au correspondant de Radio-Canada à Londres, Paul-André Comeau, l'histoire et l'analyse du Bloc populaire sont maintenant chose faite, bien faite, malgré un



André Laurendeau

style un peu trop universitaire — l'auteur aurait dû laisser le journaliste prendre le dessus sur le politico-logue — tout reste à dire sur les crédites québécois.

Quant au Parti Québécois, l'autre héritier du Bloc, il faudra bien attendre quelques années — et sans doute quelques autres réorientations tous azimuts — avant de pou-

voir en faire l'autopsie. M. Comeau n'en trace pas moins certains parallèles entre le Bloc et ses héritiers. Les autres n'échappent pas à qui suit notre scène politique un tant soit peu attentivement.

Gauche, droite

Créé en pleine guerre, en réaction contre la conscription, cette «trahison» des libéraux fédéraux qui se firent relever par le Canada anglais d'une promesse faite au Canada français; édifié sur les cendres encore chaudes de l'Action libérale nationale, trahie, elle, par Duplessis lors de son premier mandat, le Bloc populaire était composé d'éléments progressistes qui promettaient des nationalisations dignes de celles que les socialistes français abandonnent peu à peu et de conservateurs aussi peu progressistes que le riche industriel de la Beauce, Édouard Lacroix.

Le Bloc, dans le même discours, prônait le socialisme, fustigeait le communisme et prêchait un corporatisme inspiré tout autant par les Jésuites de l'École sociale populaire que par les expériences fascistes du Portugal et de l'Espagne. Ses militants, dont certains sont encore en vedette, les François-Albert Angers, Michel Chartrand et autres Jean Drapeau, pour ne nommer que

les plus connus, venaient de milieux fort différents: syndicalistes, industriels, financiers, jeunes de l'Action catholique, nouveaux venus dans la politique ou transfuges libéraux et unionistes.

De l'UN au PQ

Un mélange, en tous points, semblable à celui du Parti Québécois. Résultat: le programme s'édulcore rapidement et après avoir réussi une certaine percée dans le pourcentage de votes sur la scène québécoise (percée non traduite en sièges), le Bloc s'éteindra finalement sur la scène fédérale où l'auront relégué ses éléments les plus nationalistes après être retournés dans le bercail de Duplessis revenu au pouvoir en 1944.

Il est étrange de constater présentement que les éléments les plus indépendantistes du Parti Québécois, Marcel Léger en tête, se tournent ou sont détournés vers Ottawa alors que règne à Québec ce qui ressemble de plus en plus à l'Union nationale.

Une génération marquée

Phénomène éphémère — il n'a duré que cinq ans — le Bloc populaire n'aura pas eu le temps d'enterrer tous ses idéaux. Il se sera vite fait oublier du grand public mais il aura marqué toute une génération qui s'éveillait à la réalité socio-politique. Et pour comprendre tout l'espoir qu'il suscitait chez ces jeunes, il n'est que de lire le tome 2 de *Ma vie comme rivière* de Simonne Monet-Chartrand.

Citant abondamment des extraits de son journal personnel, des articles qu'elle écrivait pour le Journal du Bloc, de sa correspondance personnelle et de lettres d'amour, l'auteure retrace, de 1939 à 1949, des années de grande passion. Non seulement y trouve-t-on un vibrant témoignage de son engagement politique et social, mais la figure même de l'amour de sa vie, Michel Chartrand, prend une dimension humaine et intellectuelle qu'ont complètement masquée les caricatures auxquelles on a voulu réduire le personnage. Avec, parfois, sa complicité.

Des propos d'actualité

Les déchirements de ce couple catholique — «la vie sexuelle normale est

peu valorisée dans la religion» note Michel dans une lettre brûlante d'amour — son combat pour la justice sociale, tout dans ce livre aide à comprendre comment les événements ont pu se précipiter au début des années soixante. Tant de jeunes Québécois — ceux de ma génération — n'avaient rien vu poindre dans la «grande noirceur» des années cinquante, étouffés qu'ils étaient par le duplessisme et le cléricanisme!

Les années de plomb

Il faut lire, à la suite du document-témoignage de Simonne Monet-Chartrand, le premier tome de la biographie du cardinal Léger, de Micheline Lachance. Dans un style de grand roman historique, on retrouve tout le poids de ces années de plomb, et d'encens, qui ont suivi le bouillonnement idéologique de la crise et de la guerre.

Ce «prince de l'Église» qui portait si triomphalement son titre était, en fait, un anachronisme dans le Montréal de l'après-guerre. Jamais l'Église n'avait paru aussi présente, aussi puissante qu'en ces années où Paul-Émile, cardinal Léger, imposait Sa Morale, celle d'une Église fermée à son siècle, à tous au nom de tous alors même que se lézardait une unanimité de façade — «Feu l'unanimité», devait écrire *Cité Libre* quelques années plus tard.

Vint la révolution

C'est la chronologie de cette révolution — qui se qualifiait elle-même de tranquille — qu'a voulu faire le journaliste Louis Larochelle dans *En flagrant délit de pouvoir*. Cette chronique — ainsi qu'il qualifie son oeuvre — tente de couvrir vingt ans en moins de 300 pages, illustrations comprises. Le tout, c'était inévitable, finit par ressembler à un agenda de courriériste parlementaire. Ce que fut l'auteur.

Quant à un autre journaliste, Louis Fournier, il se penche sur la même période pour faire l'histoire du FLQ en la situant dans le contexte des divers mouvements de libération qui ont secoué le monde à la même époque et ressuscite des attentats et des groupes oubliés ou dont peu de citoyens ont eu connaissance. Ses quelque 500 pages bien documentées sont si denses en faits, en noms, en

liens, que le lecteur finit par s'y perdre. La tête tourne devant l'ampleur qu'avait pris le phénomène hors de la crise d'octobre qui ne fut, on le voit bien, qu'un moment dans cette histoire du terrorisme au Québec.

Octobre toujours

Mais «pour en finir avec octobre», suffit-il de lire le témoignage de Francis Simard? Il a soulevé chez moi plus de doutes et de questions qu'il ne m'a apporté de réponses. Y compris en ce qui concerne la fin de Pierre Laporte dont il dit: «La décision que nous avons prise, c'est que nous l'avons tué». Ont-ils pris la décision de le tuer ou de l'avoir tué? Cet aveu, selon moi, ne contredit même pas la thèse de la «mort accidentelle» et ne lève, finalement, aucun voile.

Enfin en ce qui concerne un «ex-felquist» célèbre, Pierre Vallières, il mérite bien le surnom de Gilles Villeneuve de nos idéologues par la vitesse avec laquelle il négocie ses spectaculaires virages. Cette fois dans *Changer de société* il annonce la mort, ou plutôt les morts, de la social-démocratie, du communisme, du syndicalisme, du capitalisme, du nationalisme et de l'identité québécoise — de toutes les identités. Il sortira de la présente crise une humanité nouvelle, purifiée par la télématique et autres — tiques salvatrices. Heureux, sans doute, ceux qui ont une telle foi, car ils en verront des choses.

Le Bloc populaire

Paul-André Comeau
Éditions Québec-Amérique, 1982

Ma vie comme rivière, tome 2

Simonne Monet-Chartrand
Éditions du remue-ménage, 1982

Le Prince de l'Église

Micheline Lachance
Éditions de l'Homme, 1982

En flagrant délit de pouvoir

Louis Larochelle
Boréal Express, 1982

F.L.Q. Histoire d'un mouvement clandestin

Louis Fournier
Éditions Québec-Amérique, 1982

Pour en finir avec octobre

Francis Simard
Éditions Stanké, 1982

Changer de société

Pierre Vallières, Serge Proulx et al.
Éditions Québec-Amérique, 1982